

(137)

royale vient chez toi, prends bien garde de ne pas le recevoir avec tous les honneurs et le respect qui lui est dû, et ne manque pas de remplir tous ses désirs. Ceux qui sont dans la porte de l'amour aiment aussi le nom du bien-aimé.

Pour ce qui concerne l'état actuel de l'*Hindoustân*, tu peux te trouver dans le *Fathi nameh*. Ibrahim qui fut roi de l'Hindoustân l'avait remis à son fils. Nous te l'envoyons, ô fils chéri ! pour que tu y puisses apprendre l'état des choses ; ainsi réfléchis avec soin sur tes affaires.

Finalement, quels que soient les accidens qui arrivent, nous t'en instruirons par un message. — Ainsi, adieu !

Notice sur le Voyage de M. Alfred Duvauzel, dans l'Inde.

(Premier Article.)

M. Alfred Duvauzel, parti au mois de décembre 1817 sur le navire *la Scine* (capitaine Houssard), arriva à Calcutta au mois de mai 1818, et il y trouva M. Diard qui l'y avait précédé de quelques mois. Désirant tous deux se livrer sans distraction à l'étude de l'histoire naturelle, et aux recherches qu'ils s'étaient engagés à faire pour le *Muséum*, ils quittèrent Calcutta où ils n'auraient pu vivre dans la retraite, et allèrent s'établir à Chandernagor, comptoir français. Ils y

louèrent une petite maison qu'ils transformèrent en *muséum*, se réservant seulement un cabinet pour coucher. Toutes les autres pièces de la maison reçurent une destination particulière, et devinrent des galeries pour les animaux empaillés, ou des loges pour les animaux vivans. Les chasseurs qu'ils employèrent leur rapportaient tous les jours un grand nombre d'objets pour leur collection ; ils étaient aussitôt empaillés, décrits et dessinés ; cette collection s'augmentait encore de leur propre chasse, et de ce qui leur était envoyé par leurs correspondans, aussi leur maison devint bientôt une ménagerie, et l'on venait de Calcutta et des environs voir la *chambre aux serpens*, la *chambre aux singes*, etc., etc.

Ces Messieurs cultivaient en outre dans leur jardin les plantes du pays afin d'en recueillir les graines, et ils avaient profité d'un bassin enclos dans leur petite propriété, pour éllever des oiseaux d'eau et des échassiers. Mais toutes ces richesses n'étaient pas recueillies et entretenues sans de grands efforts, et ils se plaignaient dans toutes leurs lettres des difficultés qu'ils éprouvaient alors, par la résistance de leurs gens de service à s'employer aux différentes heures de travaux auxquels ces Messieurs, pour diminuer leur dépense, jugeaient nécessaire de les astreindre, chaque indien ayant pour principe et pour habitude de se borner à une seule espèce de travail ; cependant à force de menaces et de récompenses, on parvint à faire soigner le jardin par le portier, à envoyer quelques fois l'échanson à la pêche et le cuisinier à la

chasse ; enfin ces Messieurs obligaient le petit nombre de domestiques qu'ils avaient à cumuler leurs fonctions , et ce ne fut pas une victoire aisée , puisqu'il leur fallut vaincre des préjugés religieux , si bien d'accord avec la paresse naturelle de ce peuple . Ils parvinrent cependant par leur travail et leurs efforts à se procurer , au bout de quelques mois , toutes les espèces d'animaux qui se trouvaient à 20 ou 30 lieues à la ronde , et ils commencèrent à faire des envois au jardin des Plantes . Ils y adressèrent , au mois de juin 1818 , un squelette du dauphin du Gangé , une tête de bœuf du Thibet , dont ils avaient disputé les os aux chiens marins , plusieurs espèces d'oiseaux peu connus , un dessin et une description du tapir de Sumatra , pris sur un individu vivant , alors dans la ménagerie de lord Moïra , et quelques échantillons minéralogiques recueillis dans les petites courses qu'ils avaient faites dans l'intérieur .

Un autre envoi plus considérable enrichit le *muséum* du faisan cornu , qui jusque-là n'avait été possédé que par M. Bullock à Londres ; deux individus de cette espèce se trouvaient dans le nouvel envoi , avec plusieurs autres oiseaux , et le même vaisseau fut aussi chargé de rapporter , pour la Ménagerie du jardin des Plantes , un jeune bouc de Cachemire , cédé à ces Messieurs par lord Moïra , et né dans sa ménagerie d'un bouc et d'une chèvre que ce lord avait fait venir de Cachemire , et qui existent encore à Calcutta . Le jeune bouc envoyé par ces Messieurs arriva en France quelque tems avant le troupeau que M. Ter-

naux a fait venir de Cachemire, et a même été depuis envoyé plusieurs fois chez lui. Après six mois de travaux et de petites courses, qui toutes avaient pour but des recherches scientifiques, ces Messieurs se préparaient à faire un long voyage dans l'intérieur du Bengale, et se proposaient d'aller jusqu'à Patna, où M. Duvaucel était invité à se rendre par un jeune français de ses amis, établi dans ce lieu et placé à la tête d'une indigoterie considérable, lorsqu'au moment de partir ils reçurent des propositions de sir Stamford Raffles, gouverneur de Bencowlen et chargé de quelques missions politiques dans les îles du détroit de Malacca. Ce gouverneur, zélé pour la science, et ayant peu de tems pour s'en occuper, proposa à MM. Diard et Duvaucel de l'accompagner dans son voyage, et de continuer leurs recherches pendant qu'il remplirait les différentes missions dont le gouvernement anglais et la compagnie des Indes l'avaient chargé. Ces propositions honorables furent d'autant plus volontiers acceptées par les deux jeunes français, qu'ils avaient déjà presque exploré le Bengale, et voyaient bien plus d'alimens pour leur curiosité dans les îles du détroit, jusque-là si peu connues; d'ailleurs le gouverneur leur offrait de faire, dans son gouvernement de Bencowlen, un établissement à peu près semblable à celui que lord Moïra avait formé à Calcutta, et ce plan, exécuté aux frais du gouverneur, devait leur procurer tous les moyens imaginables de réunir à Bencowlen les animaux de Sumatra, et de les observer en grand; enfin renonçant

au voyage de Fatna, ils s'embarquèrent avec sir Stamford Raffles à la fin de décembre 1818, sous la condition que le résultat de ces recherches serait partagé également entre eux et le gouverneur, celui-ci s'engageant à faire rembourser les dépenses par la compagnie des Indes, et ces Messieurs promettant leur travail, leur tems et leur coopération aux mémoires scientifiques que M. Raffles désirait publier sur son voyage.

Le premier lieu d'où ces Messieurs purent écrire, fut l'île de *Poulo-pinang*, où ils passèrent quelques jours seulement, mais où ils ne purent recueillir qu'un très-petit nombre d'animaux parmi lesquels se trouvaient cependant deux espèces de poissons et quelques oiseaux remarquables; ils s'arrêtèrent ensuite devant *Carimou*, mais cette île est tellement couverte de forêts et la végétation y est si épaisse qu'ils ne purent y pénétrer; ils reconnaurent seulement sur ses bords les traces du cerf et du sanglier. Après quelques heures passées dans cette rade, ils firent voile pour *Singapour* (place du Lion) où le général sir Stamford avait quelques affaires politiques à régler: il s'agissait d'affermir sur son trône un prince malais que ses sujets trouvaient trop *anglomane*. En arrivant dans la rade, le gouverneur reçut la visite de trois aides-de-camp du roi, et ici il faut laisser parler M. Duvalcel lui-même, dont la relation est assez piquante.

« Ces officiers ne sont pas comme chez nous des jeunes gens pincés, masqués et richement habillés, leur tête noire et rasée est couverte d'un turban de

couleur obscure ; un large gilet à manches cache leur dos huilé, brûlé, pêlé et vouté. Au côté gauche est attaché un large cris ou poignard, et leurs jambes sont nues. Ces trois Malais paraissent enchantés de nous voir, comme si nous venions pour leur bien. Les Anglais cherchent à savoir quel avantage il y aurait à s'emparer de leur île, nous autres moins intéressés nous les interrogeons sur les animaux qui s'y trouvent. Qui croyez-vous que ces pauvres gens écoutent le plus volontiers ? Ils répondent avec empressement aux demandes de leurs alliés, et lèvent les épaules en écoutant les nôtres. »

« En quittant Singapour, nous allons à Achem pour mettre d'accord deux souverains intraitables, en en plaçant un troisième qui paiera son trône avec l'argent de ses sujets. »

Ils arrivèrent en effet, quelques jours après, à Achem, et au moment d'en repartir, M. Duvau-cel écrit : « Nous sommes restés plus d'un mois dans cet affreux pays, sans pouvoir pénétrer dans l'intérieur, sans pouvoir nous procurer la millième partie des objets que nous avions compté y recueillir. La mauvaise réputation qu'oat ces peuples est justifiée chaque jour par leur conduite envers les Européens, et M. Diard, persuadé comme M. de Lamanon que des sauvages ne sont méchants que lorsqu'on les maltraite, a failli devenir victime d'une confidence que je combattais depuis long-tems : entouré par deux cents Malais avec trois de nos domestiques, il a pu, il est vrai, s'échapper sans blessure, mais il a perdu le fruit de sa

chasse, ses armes et nos bagages. Notre séjour à Achem, à Padis, à Tulosimawé, n'a que fort peu enrichi nos collections ; quelques plantes, quelques insectes, quelques oiseaux, deux ou trois serpents, quatre ou cinq poissons et deux cerfs sont les seuls résultats d'un pénible voyage. »

En quittant Achem, nos voyageurs se rendirent à Malacca, et M. Duvaucel écrit en y arrivant : « A peine sommes-nous à Malacca que toute la ville est chez nous ; on n'a jamais fait ici que le commerce de l'opium et du poivre, et l'on ne devine pas ce que nous voulons faire des singes et des oiseaux que nous achetons ; en deux heures nous avons pu nous procurer un ours, un *argus* et quelques autres oiseaux. Le gouverneur hollandais possède un jeune orang-outang, et je vous quitte pour lui faire une visite intéressée. »

Après un assez court séjour à Malacca, ces messieurs retournèrent pour la seconde fois à Singapour, et c'est dans cette dernière visite qu'ils parvinrent à se procurer le *Dugong*, dont ils ont envoyé un dessin et une description au Muséum. Cette même description fut envoyée par sir Stamford en Angleterre, et fut lue dans une séance de la Société royale ; depuis elle a été insérée par sir Everard-Hume dans le 2^e vol. des Transactions philosophiques pour l'année 1820. (Voyez pages 315-323, et planches 25-31.)

Enfin, après quelques jours passés à Singapour, nos voyageurs partirent pour Bencowlen, et y arrivèrent en août 1819. Jusque-là ils n'avaient eu d'autres inconveniens à surmonter que la chaleur

du climat et les petites difficultés présentées par le caractère paresseux des Malais ; mais de véritables chagrins les attendaient à Bencowlen, où les bontés du gouverneur , dont jusqu'à présent ils n'avaient eu qu'à se louer et dont ils parlaient avec reconnaissance dans toutes leurs lettres, commencèrent à se démentir. Après quelques démêlés dont les détails ne nous sont pas parvenus, cette collection , faite avec tant de soins, de fatigues et de dangers, loin d'être partagée avec l'égalité promise , fut envoyée presqu'en entier en Angleterre , avec une copie des dessins , des descriptions et des notes réunis par ces messieurs.

Cependant loin d'être découragés par un événement si peu attendu , MM. Diard et Duvaucel recommencèrent leurs travaux avec un nouveau zèle, et après avoir pris congé du gouverneur et envoyé à Calcutta chez M. Palmer la petite part de la collection qui leur était laissée , ils se décidèrent à se rendre sur différens points , afin de diversifier davantage les objets qu'ils pourraient recueillir. M. Diard se rendit à Batavia où le riche résultat de ses recherches lui fit oublier les vives contrariétés qu'il avait éprouvées à Bencowlen ; M. Duvaucel partit à la même époque pour Padang , et ses dernières lettres annoncent que ses travaux n'ont pas été infructueux. Il porte au Bengale une riche collection : quatorze grandes caisses d'animaux empaillés et de squelettes , parmi lesquels se trouvent un squelette et une peau de tapir. Les squelettes et les peaux de rhinocéros où l'on reconnaît deux espèces distinctes ; un grand nom-

bre de singes dont quelques-uns sont vivans ; des reptiles, des cerfs, des axis, etc., etc. Il compte attendre au Bengale la collection de M. Diard, et se dispose à rapporter au *Muséum*, dans le courant de cette année, le fruit d'un travail assidu et de recherches aussi pénibles que dangereuses. M. Diard prolongera son séjour aux Indes ; ses dernières lettres nous apprennent qu'il est au moment de partir pour Bornéo, où il compte faire une riche récolte pour l'histoire naturelle et le *Muséum* vient de recevoir les doubles objets qu'il avait déjà recueillis à Java.

(*La suite au prochain cahier.*)

Observations sur la nécessité d'unir à l'étude des langues asiatiques, l'étude de l'histoire des peuples qui les ont parlées, et par conséquent de faire entrer le grec ancien dans le domaine de la Société Asiatique; par J. B. GAIL, membre de l'Institut, etc.

Un membre de cette compagnie remarquait tout récemment (1) que le grec ancien entrait, au moins indirectement, dans le domaine de la Société Asiatique, soit comme source du grec moderne, soit comme intimement lié par son origine à la langue sanskrite.

Cette nécessité (déjà remarquée (2) par nous) de

(1) *Journal Asiatique*, 18^e numéro, p. 364.

(2) *Géographie d'Hérodote*, T. I, p. 275 et pass.; et au sein de la Société elle-même, le jour de son installation.